



L'été s'achève ; c'est, pour beaucoup, la reprise. A en croire trois romans de la rentrée, centrés sur la vie professionnelle de quelques salariés ordinaires, elle a lieu dans l'angoisse, la solitude et la perte de sens

Le travail, à côté de la vie

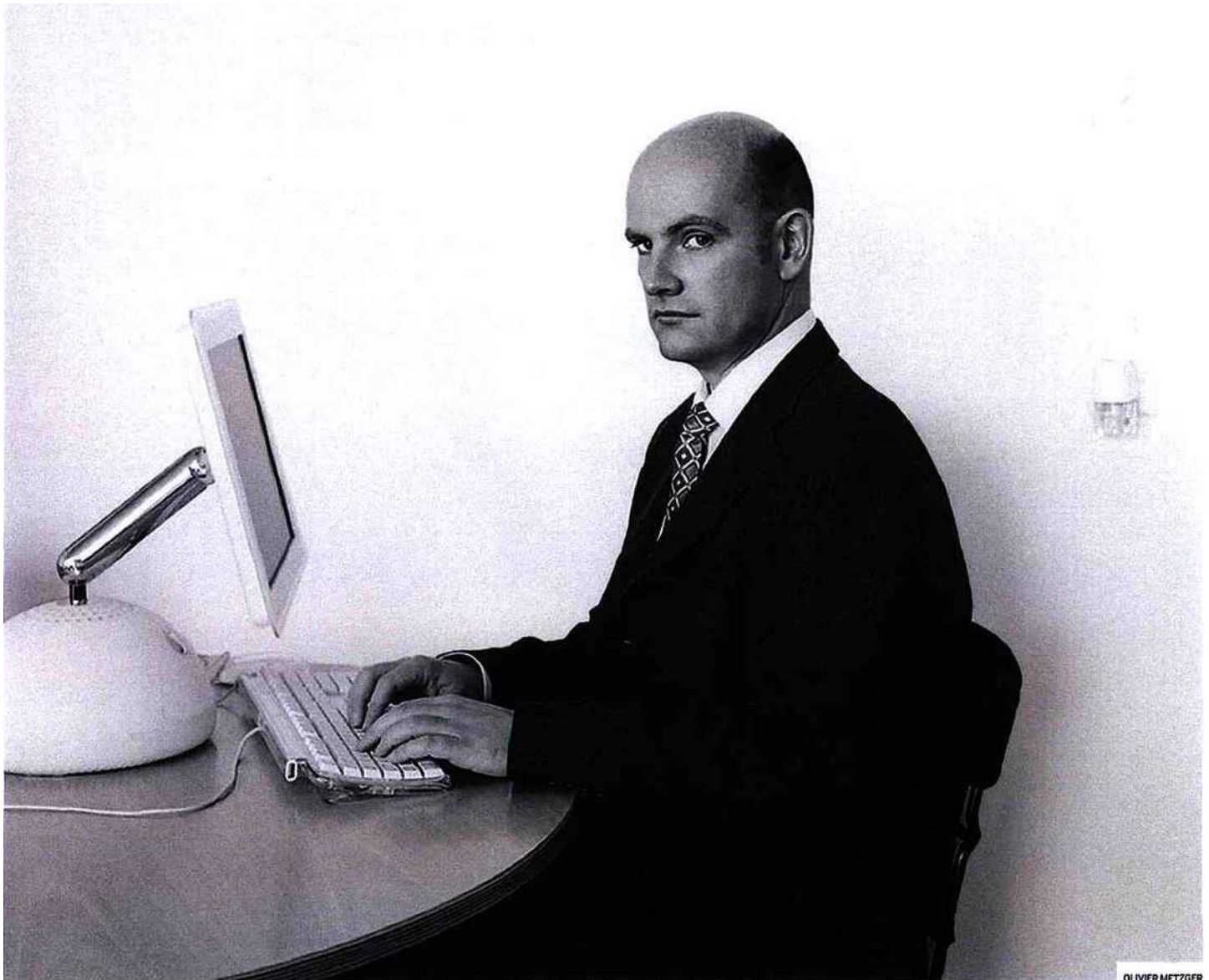
STÉPHANIE DUPAYS

A dieu elans collectifs, fraternité et luttes communes. Pres de vingt ans après la parution d'*Extension du domaine de la lutte* (Maurice Nadeau, 1994), il semble bien qu'en matière de littérature du travail, la « manière Houellebecq », sa façon d'examiner la contamination de l'intime par l'horreur économique et d'ausculter l'*Homo laborans* comme un individu plutôt que comme partie d'un ensemble, ait fini par l'emporter sur le portrait de groupe avec ses aspirations et ses mouvements. Même si cette veine a continué d'être creusée par un François Bon (*Daewoo*, Fayard, 2004) ou un Gérard Mordillat (*Les Vivants et les morts*, Calmann Lévy, 2005). Même, également, si certains textes ont employé le « nous » pour raconter la vie professionnelle, à l'image du *Nous étions des êtres vivants*, de Nathalie Kuperman (Gallimard, 2010) il s'agissait de rendre d'autant plus sensible l'individualité des stratégies de survie au milieu d'un sauve qui peut généralisé. De la même manière

qu'avec le développement des nouvelles technologies le travail empiète de plus en plus sur la sphère privée, la fiction, quand elle s'empare du travail, le fait en considérant ses acteurs comme des êtres laissés seuls avec leurs souffrances et leurs interrogations – et aucun horizon collectif pour soulager les premières ou rependre aux secondes.

Trois romans de la rentrée confirment cette tendance. *Ils desertent*, de Thierry Beinstingel, *Branta Bernicla*, de Pascal Guillet, et *L'Inconscience*, de Thierry Hesse, font entendre des mélodies individuelles. Le voyageur de commerce du premier et le jeune trader du deuxième ont pour point commun de composer avec un univers économique qui leur est de plus en plus étranger et de rechercher des lignes de fuite – dans la poésie pour le premier, dans des amours sans lendemain pour le second. Si Thierry Hesse place son roman sur le terrain familial en opposant les choix de vie de deux frères aux destins divergents, leurs univers professionnels respectifs – enseignement et l'assurance –, loin d'être de simples

**Plus désabusé que révolté,
l'« Homo laborans » semble
avoir acté l'impossibilité
d'une revendication**



OLIVIER METZGER

decors, constituent le terrain privilégié de cette confrontation identitaire. Voici trois romans qui, exhibant les contradictions d'individus déchirés entre des morceaux d'identité inconciliables, nous ren-

voient à la place qu'occupe le travail dans nos vies.

Dans *Ils desertent*, Beinstingel oppose un représentant en papiers peints surnommé « l'Ancêtre », à une jeune directrice des ventes chargée de le licencier. Tous deux ont en commun d'avoir fait passer leur travail avant leur vie privée. Pour le VRP, le travail est un moyen de fuir, en choisissant l'errance sur les routes, « l'errance au point de rentrer chez soi en étranger et, en dernier recours, le refuge immense de l'asphalte, l'abandon, la deser-

tion ». « Sachez, dit l'Ancêtre, que je n'ai rien d'autre que la route et ce travail. J'ai tout mis là-dessus à l'âge de dix-huit ans ». Alors, quand il apprend que la direction juge ses méthodes obsolètes et souhaite se débarrasser de lui, il perd pied, réfléchit à « tout ce qui a changé, cette fuite de la consommation pour combler le vide de nos vies », songe à décrocher et quitte de lui-même un métier désormais trop éloigné de ses valeurs. Se profile aussi une réflexion sur la place de la culture dans le travail, fil rouge qui unit au-delà de l'opposition de leurs fonctions le vieux commercial et la directrice des ventes. Aux mots de Rimbaud que l'Ancêtre murmure installé au volant, répond une interrogation de la jeune femme : « Comment peut-on encore travailler après avoir lu Hannah Arendt ? »

Pour elle aussi, le travail a été une émancipation, une fuite loin d'une mère peu aimante. Il est devenu un objet de questionnement : « *De bonnes études, la volonté d'avoir un boulot sérieux et pour cela ne pas compter ses heures, négliger la famille, les amis avec lesquels on ne sortait plus, se retrouver à trente ans dans une aisance relative, travail, appartement, voiture, mais solitaire, sans amour.* » Elle finira par tout plaquer. Cette fin semble trop belle pour être vraie, comme si les contradictions inhérentes à la vie professionnelle ne pouvaient se résoudre par un dénouement réaliste.

Le fantasme de changer de vie, Carl, l'un des deux frères de *L'Inconscience*, de Thierry Hesse, l'expérimente, et il le mène au coma. Cadre sans histoire dans une mutuelle, à la même place depuis plus de vingt ans, père aimant qui s'adonne au bénévolat le week-end, Carl « avait toujours marché droit, au fond. Cela avait-il un rapport avec son métier, son tempérament, son éducation, ses bottes aux semelles crantées, les costumes qu'il portait dans cette compagnie d'assurances et lui donnaient ce sérieux, cette raideur quasi militaire ? » La rencontre avec le brillant Stern le conduit à s'interroger sur ses choix : « *Chaque jour n'avait-il pas été contraint de faire le même numéro, avec un horizon n'allant pas plus loin que son bureau-cage ?* » Il envoie balader ce costume de bon petit soldat de l'existence et s'engage dans une aventure professionnelle hasardeuse. La transformation de Carl est symptomatique de ce moment où, dans l'assurance, la spéculation prend le pas sur la protection des individus contre les risques de l'existence. S'il n'est pas le cœur de ce roman, c'est le monde du travail qui révèle et cristallise les quêtes identitaires de Carl et de son frère Marcus, le rebelle de la famille devenu enseignant.

Plus désabusé que révolté, *l'Homo laborans* 2012, tel qu'il est décrit dans ces romans, semble avoir acté l'impossibilité d'une revendication, d'un changement

de cap collectif. C'est d'autant plus frappant dans le cas de Simon, le narrateur de *Branta bernicla*. Ce jeune Français expatrié à la City n'est pas dupe du système qu'il sert, « *joignable 24 heures sur 24, 7 jours sur 7* », connecté en permanence à son BlackBerry, l'œil rivé sur les chaînes d'information continue même quand il fait du sport. Il spéculé sur les cours du pétrole, analyse simultanément les données fournies par huit écrans d'ordinateur, et n'a aucun doute sur l'inanité de son métier : « *Si vous me demandez ce que je pense du prix du baril de pétrole, je prendrai un air sérieux et vous dirai que cela dépend des taux directeurs de la FED et de ceux de la BCE (...). Je n'en sais trop rien encore une fois.* » L'écriture faussement détachée met en relief le contraste entre la lucidité de Simon, décrivant un système financier qui marche sur la tête, et sa neutralité. Malgré tout, il ne prétend pas dénoncer, et

encore moins changer, l'absurde structure économique qui le fait (très bien) vivre : « *J'aurais pu démissionner là, j'imaginais (...). Mais non. Je vous l'ai déjà dit, pourquoi moi à la fin ? Le système me dépasse complètement. Il me dépasse de la tête et des épaules et, soyons honnêtes, cela ne changerait rien de toute manière que je démissionne ou non.* »

Simon note également : « *Je suis peut-être ainsi parce que tout le monde autour de moi est ainsi.* » Comme un écho aux propos de l'Ancêtre de Thierry Beinstigel (« *Une existence, comment dire, d'imitation, que vous n'aviez pas choisie (...), quelque chose de factice, une contrefaçon* ») et au Carl de Thierry Hesse (« *Et si Carl avait joué pendant toutes ces années ? Joué au*

père de famille puis au mari. Et si pendant tout ce temps il avait fait semblant ? »). C'est un drôle de paradoxe que soulignent ainsi ces trois romans. Ils mettent en exergue la façon dont la vie professionnelle, vécue de plus en plus individuellement, n'en fonctionne pas moins comme un annihilateur de subjectivité jusque dans nos vies privées. ■

Extraits

« Faire la route, donc, des mots expressifs, suivre son étoile fabriquer le hasard, dérouler derrière soi un tapis de bitume, disposer une station, un village, des vaches ou un âne, rien devant soi qu'un vide de vitesse, un futur distendu, un avenir élastique, vous roulez, des cahots dans les reins, des pensées qui s'évadent, une attente imprécise, une fatigue tangible, deux fois la distance Terre Lune, un million et demi de kilomètres depuis que vous prenez en main votre destin d'homo faber, comme dirait Hannah Arendt, faire la route donc, un visage à chaque virage, chaque étape comme une pochette surprise, ou avez-vous rangé votre vie pendant que vous faisiez la route ? »

« Lorsque Marcus, un ou deux ans avant la chute de Carl, le questionnait afin de savoir comment les choses se passaient dans son métier, celui-ci avait l'habitude de répondre que son secteur d'activité n'était jamais à l'abri d'une tempête. Le genre de tempête qui vous nettoie une boîte en moins de deux », disait-il. Ou bien, quand il parlait d'une concurrence venue d'Allemagne ou d'Italie, il affirmait : « Il faut qu'on y aille au lance-flammes, à la bombe. Une langue guerrière sortait de la bouche de son frère, et Marcus le soupçonnait d'insinuer par là que son emploi chez Arcadia, à la différence du sien, n'avait rien d'une situation protégée. Il y a travail et travail, voulait lui dire Carl. »

« Quelque chose de mieux. Ce ne doit pas être dur à trouver non plus. Il ne s'agit que d'un métier après tout. Ce n'est rien d'autre qu'une manière contractuelle d'occuper son temps en échange d'une compensation financière, elle aussi contractuelle. Au fond c'est d'ailleurs ce que je fais ici. Je ne fais rien d'autre. Non. Je fais rien d'autre ici. »

Je demande deux toasts grillés avec du bacon et de la Brown Sauce à la serveuse ()
C'est vrai ça. Je ne fais rien d'autre ici, qu'échanger mon temps contre un salaire. Oui. Et puis il ne faut pas perdre de vue non plus que tout critiquable soit-il, ce maudit métier est bien loin d'avoir le monopole de l'absurdité et de l'immoralité. »

Fictions d'entreprise

Dans *Ils désertent*, de Thierry Beinstingel, peu importe que le héros, représentant de commerce, obtienne les meilleurs résultats de vente, la direction de l'entreprise veut se débarrasser de lui, car il refuse de s'adapter aux nouvelles exigences du marketing. Situation purement fictionnelle ? Point du tout. Il s'agit d'une pratique que l'anthropologue Michel Feynie a pu observer dans l'entreprise où il a mené son étude, *Le « As if » management. Regard sur le mal-être au travail* (Le Bord de l'eau, « Des mondes ordinaires », 220 p., 17 €) : « Avoir de bons résultats ne suffit plus, il faut surtout respecter les normes. Certains commerciaux obéissent à cette injonction, au détriment parfois des résultats mais, comme ils se montrent zélés, ils sont parfois moins surveillés que ceux qui ont de bons résultats mais ne respectent pas les procédures à la lettre. » Il met ainsi en lumière le « "as if" management », qui récompense ceux qui font « comme si ». Comme si l'autonomie était réelle pour les managers, comme si les objectifs étaient réalisables, comme si les salariés y adhéraient, etc. Ainsi l'entreprise baigne tout entière dans un monde fictionnel où tout irait bien, un monde de « confiance », d'« écoute », d'« engagement », de « défi »... Cette enquête se situe dans la lignée des travaux déjà nombreux sur la souffrance au travail générée par les nouvelles méthodes de management. Julie Clarini

Beinstingel : « Le monde du travail, une vaste comédie »

Ce que font les gens, comment et pourquoi ils le font, dans le cadre de leur activité professionnelle, est l'objet des observations et la source créative de l'auteur d'« Ils désertent », par ailleurs salarié, étudiant et blogueur. Bref, un expert en la matière. Entretien

PROPOS RECUEILLIS PAR
CATHERINE SIMON

Cadre chez France Télécom, Thierry Beinstingel a signé, en douze ans, une petite dizaine de romans, tous centrés sur le monde du travail. Dans l'entretien qu'il a accordé au « Monde des livres », il s'attache à décrire les bouleversements induits par la révolution technologique, en particulier Internet.

Le travail, le monde du travail, c'est du sérieux. Comment faire de la fiction avec ça ?

L'erreur est peut-être de croire que le monde du travail est sérieux. C'est une vaste comédie dans laquelle chacun, de l'employé au directeur, joue un rôle pour lequel il est payé. Mais ce n'est jamais que le cachet d'un comédien pour une prestation : serrer des boulons, « manager » deux cents personnes... On ne peut donc écrire que du roman à partir d'une telle base. D'ailleurs, l'évolution actuelle montre combien le monde occidental moderne devient une illusion. Les docu-fictions et la télé-réalité mélangent les genres sur les écrans, les entreprises réinventent leur propre histoire, elles la scénarisent, la crise financière demeure invisible dans les méandres d'Internet. Comme dans un roman, tout cela n'existe pas, n'a pas de réalité d'un point de vue collectif. Individuellement, le chômeur sait mesurer l'impact réel de son éviction sur sa vie, mais ce qui a conduit demeure pour lui de la fiction.

Chacun d'entre nous se projette sur du collectif – mais un collectif désincarné. Il y a de moins en moins de lieux qui fédèrent les gens autour d'un projet, comme au temps des coopératives, des syndicats puissants, etc. Ce qui les « remplace » ne vise pas à affirmer du collectif, mais à traiter l'individu. Par exemple, dès qu'il se produit un accident, on crée une « cellule psychologique ». Tout, dans notre monde moderne, fait qu'on s'éloigne de l'analyse. Le débat est absent.

Le travail, en temps de crise, signifie aussi (et surtout) le malheur des gens sans travail. Quand vous avez publié votre premier livre, « Central » (Fayard, 2000), le contexte était fort différent...

Il est vrai que depuis *Central*, qui traitait du monde des télécommunications à un moment où tous les espoirs étaient placés sur la croissance d'Internet, les crises se sont succédées. Je n'écris pas forcément sur ce pessimisme ambiant. Simplement, je constate qu'il n'y a pas beaucoup de signes positifs, et je considère que mon rôle d'écrivain est d'en rendre compte. Je fais partie sans doute de la dernière génération à avoir pu bénéficier avec facilité de l'accès au travail et des possibilités de promotion. Je n'aurai connu que deux employeurs dans ma vie et sans interruption. Qui peut y prétendre aujourd'hui ?

Nous sommes probablement à l'aube d'une série de remises en question de la valeur du travail, non plus comme quotité par rapport à une entreprise, mais comme faisant partie d'un ensemble bien plus vaste, une sorte d'implication citoyenne : quel est mon rôle ? Qu'est-ce que j'apporte à mon entourage ? A ma ville ? En changeant d'optique, on mesure combien toutes les composantes d'une société sont utiles et imbriquées, chômeurs, travailleurs, élus, bénévoles, retraités, jeunes. Mon propos est de creuser au-delà des apparences. Par exemple, dans *Ils désertent*, à travers un vieux VRP passionné de Rimbaud, j'ai voulu montrer combien la culture et le travail sont imbriqués, alors qu'on les considère comme deux mondes étanches.

Vous êtes vous-même un fou de travail : outre l'écriture de vos livres (et de votre site Internet), vous travaillez comme chargé de recrutement à France Télécom et avez repris des études universitaires...

Je ne me sens pas *work addict*, je dirais même que j'ai la rapidité des fainéants : se débarrasser le plus vite possible du boulot ! Cela dit, je mets un point d'honneur à

accomplir mon travail avec la même implication que mes collègues. L'écriture se glisse dans les creux, le soir, le matin, le week-end. Mais sans doute qu'écrire régulièrement les rubriques de mon site, Feuilles de route, m'aide à garder un contact étroit et quotidien avec les mots, un peu comme un sportif qui s'oblige à aller s'entraîner plusieurs fois par semaine pour gagner en vitesse. Les études m'obligent à adopter une rigueur académique bénéfique. Le sujet de ma thèse (sur la représentation du travail dans la fiction de langue française depuis les « trente glorieuses ») est venu d'une interrogation sur Mai 68 : « Quelle incidence sur la littérature ? », me suis-je demandé. Eh bien, aucune ! Car ce n'est pas avec Mai 68 que la nature du travail a changé, mais avec l'essor d'Internet – voir Houellebecq et son *Extension du domaine de la lutte* (Maurice Nadeau, 1994) : c'est alors qu'on s'est aperçu de la révolution en cours.

Depuis les années 2000, il y a un regain d'intérêt pour la réalité actuelle – et le travail en fait partie. François Bon et Leslie Kaplan ont ouvert la voie. J'ai été impressionné aussi par la qualité de style de *La Centrale*, d'Elisabeth Filhol (POL, 2010) sur le nucléaire. *Naissance d'un pont*, de Maylis de Kerangal (Verticales, prix Médicis 2010) m'a aussi beaucoup plu, c'est l'un des rares livres optimistes sur l'accomplissement que propose le travail. Côté ouvrier, Martine Sonnet a raconté avec sentiment l'histoire de son père, forgeron aux usines Renault avec *Atelier 62* (Le temps qu'il fait, 2008) et le succès du téléfilm *Les Vivants et les Morts*, de Gérard Mordillat (2010), prouve qu'on a encore besoin de sagas populaires. De jeunes auteurs, comme Joachim Séné s'impliquent également dans la narration du travail à travers des publications numériques (C'était, Publie.net). Mais on constate encore que les auteurs qui évoquent leur propre travail risquent gros : Zoé Shepard, mise à pied après avoir publié *Absolument dé-bordée!* (Albin Michel, 2010), montre bien combien le travail demeure secret et tabou. ■

Ils désertent

de Thierry Beinstingel,

Fayard 260 p., 19 €.

Deux ans après le remarqué *Retour aux mots sauvages* (qui vient de paraître en poche, Le Livre de poche, 240 p., 6,40 €), douze ans après *Central*, Thierry Beinstingel continue d'arpenter le monde du travail, mettant en scène cette fois-ci un VRP en papiers peints passionné par Rimbaud, voyageur de commerce comme lui. Malgré des ventes importantes, la direction veut se débarrasser de lui et confie cette mission à une jeune femme fraîchement recrutée. Un roman attachant et subtil.

L'Inconscience

de Thierry Hesse,

L'Olivier, 324 p., 19,50 €.

D'une plume alerte, Thierry Hesse raconte les destinées de deux frères nés à Metz dans les années 1960 et qui vont suivre des trajectoires opposées : Marcus, prof célibataire fantasque, et Carl, cadre dans une mutuelle, qui a brutalement plqué son existence réglée, abandonnant son métier et sa famille pour vivre une aventure professionnelle et amoureuse avec l'ambigu Stern. Roman ambitieux et dense, *L'Inconscience* dépasse le cadre du roman familial et dresse une fresque d'un demi-siècle d'évolution sociale et culturelle.

Branta bernicla

de Pascal Guillet,

Verticales, 196 p., 16,90 €.

La *branta bernicla* est une espèce d'oie sauvage qui a donné son nom au brent, le pétrole de la mer du Nord. C'est sur ce produit que spéculé Simon, le narrateur de ce premier roman drôle et efficace décrivant avec un détachement ironique une semaine dans la vie d'un trader londonien. Une semaine pendant laquelle Simon parie sur le cours du baril, oublie ses journées dans des nuits blanches et finit par s'interroger sur ses choix amoureux et professionnels.

